

Aux origines du journal personnel

France, 1750-1815

Je vais ici explorer l'émergence du journal personnel en France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur ce sujet me semble mal fondé. Le journal dit « intime » y est toujours envisagé à partir des rares journaux publiés. Mais peut-on étudier une pratique privée, puis secrète, uniquement à partir des traces publiques qu'elle a laissées ? J'ai choisi la voie inverse : plonger dans les archives à la recherche de journaux inconnus. Et j'en ai trouvés, de toutes sortes, variés, certains étonnants. Autre parti pris : ne pas hasarder de synthèse. Découvrant sans cesse des cas nouveaux, j'ai vu la fragilité des généralisations. Je proposerai donc ici une série de monographies : ce sera un journal de fouilles archéologiques.

Mon entreprise est quelque peu impertinente, puisqu'il existe déjà sur le sujet un livre estimé, celui de Pierre Pachet, *Les Baromètres de l'âme. Naissance du journal intime* (Hatier, 1990 ; rééd. Hachette Littératures, 2001). Mais mon enquête sera différente sur deux points.

D'abord, je ne parle pas de journal « intime », mais « personnel ». Pierre Pachet définit l'intime de manière restrictive. Il parle de « ce retour dubitatif sur soi, de cet examen de l'inconsistance de soi auxquels nous voulons restreindre le genre » (1990, p. 10-11). On peut penser que la fonction ordinaire du journal personnel est au contraire de donner au moi une consistance – le retour réflexif sur la difficulté ou l'impossibilité de la chose étant un mouvement secondaire, forcément limité. Quand je parle de journal « personnel », de manière large, c'est par opposition au journal « collectif » (comme sont les chroniques, livres de raison, livres de bord, etc.). L'intimité est un trait secondaire de la forme journal : celui-ci, comme son nom l'indique dans toutes les langues, se définit avant tout par son rapport au temps.

Quand j'avais commencé à travailler sur l'autobiographie, j'étais parti, moi aussi, d'une définition étroite. En me tournant vers le journal, j'ai pris d'instinct la route opposée. D'abord, tout simplement, je ne suis pas parti d'une définition. C'est seulement douze ans plus tard, en 1999, que je me suis dit : « Mon Dieu, j'ai oublié de définir ce sur quoi je travaille ! ». J'ai alors essayé d'être le plus large possible, écartant les précisions qui ne valaient que pour des corpus ou sous-genres particuliers. D'épuration en épuration, j'ai abouti à une formule aussi laconique que ma définition de l'autobiographie avait été bavarde : « Journal : série de traces datées ». « Série » parce que, comme l'habitude, le journal commence à la seconde fois – ou à l'intention d'une seconde fois, puisqu'il s'agit de jaloner le temps. Le mot « trace » a été choisi pour ne pas faire de l'écriture le seul support possible (elle reste néanmoins

indispensable pour la date). Je ne vais pas gloser ici cette définition, dont je vois les insuffisances. Mais elle m'a permis de travailler sans rien exclure. Elle met en évidence la continuité entre les premières formes du journal, aux origines mêmes de l'écriture (livres de comptes, enregistrements des actes publics) jusqu'aux formes modernes de l'intimité. Le journal a été, et est resté jusqu'à la fin du Moyen Âge, une forme collective d'enregistrement du temps. Peu à peu, cette habitude d'*écrire le temps* (pour construire une mémoire, contrôler le présent et organiser l'avenir) est passée de la vie publique à la vie privée, de la vie privée à la vie individuelle, et de là enfin à la vie intime. L'idée de *caler* un journal, ou de lui parler comme à un ami, ces deux actes, seuls capables, sans doute, de définir un journal comme « intime », ne sont apparus en France que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et ils sont d'ailleurs dus en partie à un métissage avec la forme « lettre » (une « lettre à soi-même »).

Pourquoi cette conduite qui nous paraît si simple est-elle venue si tard dans l'histoire de l'humanité ? Pourquoi cette technique de gestion a-t-elle attendu la fin du Moyen Âge pour passer des collectivités aux individus ? De nombreux facteurs ont dû jouer. Je n'en citerai que deux, centraux, mais non exclusifs. Le premier est l'arrivée du papier en Europe à partir du XIV^e siècle. Non seulement le papier a changé le régime des écritures publiques, parce que, à la différence du parchemin, il s'est révélé apte à l'impression, mais il a surtout bouleversé le régime des écritures privées, rendant obsolètes les tablettes de cire : à la fin du XV^e siècle, elles avaient pratiquement disparu. Volumineuses, les tablettes étaient éphémères : on les effaçait pour les réutiliser, comme une ardoise. Le papier a permis d'écrire à perte de vue sur un support léger et durable. L'autre facteur est l'invention de l'horloge mécanique : elle a peu à peu mis la mesure du temps à portée de tous, synchronisé la vie économique et sociale, bouleversé la perception et la gestion du temps. Un critique américain, Stuart Sherman, est allé jusqu'à vouloir établir une corrélation entre l'apparition de la seconde aiguille (des minutes) sur les cadrans et l'émergence du journal si précis de Samuel Pepys (*Telling Time*, 1996). Je n'irai pas si loin, mais il y a là du vrai, comme dans le lien qu'on peut établir entre le développement de l'autobiographie et le passage progressif du calendrier perpétuel au calendrier annuel, d'un temps cyclique à un temps linéaire, de l'éternel retour à l'irréversible, passage qui date, en France, des années 1650-1750, comme l'a montré dans un beau livre Francesco Maiello (*Histoire du calendrier*, 1993).

L'enquête que j'ai entreprise sur l'émergence du journal personnel sera donc large. Il ne s'agira pas de chercher l'origine d'un genre littéraire étroitement défini, mais d'étudier un ensemble de transformations à partir de l'immense « socle » que représentent, du XVI^e au XVIII^e siècle, ce que les historiens français appellent les « écrits du for privé » : livres de raison ou de famille, journaux professionnels, journaux de voyages, chroniques historiques d'une part ; d'autre part les notes de lectures et recueils de citations, et la correspondance qui, elle-même, avec un peu

d'avance sur le journal, s'est frayée au XVIII^e siècle un chemin vers l'intimité. J'ai concentré mon attention sur la période 1750-1815 – sans que ces dates aient rien de contraignant. Je voudrais échapper au piège *linéaire*. Il n'existe pas une tradition unique du journal personnel, dans une même population, dont on pourrait dater les seuils de transformation en les corrélant à des facteurs simples. Il y a des pratiques hétérogènes, dont la forme journal est le noyau minimum, mais dont les fonctions divergent, et qui ne sont pas le fait des mêmes groupes sociaux, professions, classes d'âge, etc. Notre regard surplombant va essayer de voir comment l'écriture du temps quotidien se répand peu à peu à travers la société, comment certaines pratiques, dans certains groupes, s'étiolent ou se déplacent, comment d'autres, dans des groupes différents, apparaissent et prolifèrent – sans qu'il y ait là influence ou engendrement direct, mais commune sensibilité à ce nouveau souci qui, comme une marée, s'infiltré peu à peu dans toutes les activités humaines, celui de la gestion du temps.

J'ai annoncé deux points de différence entre mon enquête et celle de Pierre Pachet. Le second est la base d'information. Pierre Pachet a fait un très beau travail à partir d'un petit nombre de journaux publiés, la plupart d'écrivains. Mais de quoi sont-ils représentatifs ? Certes, l'immense majorité des journaux tenus à l'époque que j'envisage (1750-1815) sont aujourd'hui perdus sans remède. Mais il en existe malgré tout un certain nombre qui sont conservés, dans les archives des familles ou dans les archives publiques. Peut-on mener une enquête sur une pratique « intime » en se limitant à quelques textes publiés ? Est-il prudent d'écrire une histoire du journal en s'enfermant dans Maine de Biran et Benjamin Constant, si géniaux soient-ils ? En 1991, j'avais été bouleversé par la lecture du journal d'une jeune fille inconnue (Claire Pic), journal tenu à Bourg-en-Bresse de 1862 à 1869, quatre cahiers manuscrits, admirables ! Les livres qui faisaient autorité sur le journal raisonnaient (rapidement) à partir de quatre ou cinq journaux publiés, toujours les mêmes (Eugénie de Guérin, Marie Bashkirtseff, Marie Lenéru, Elisabeth Leseur...). J'ai cherché pendant un an, et j'ai trouvé 115 journaux de jeunes filles du XIX^e siècle, à partir desquels j'ai commencé à décrire une réalité très complexe et fluide. Depuis la publication de mon livre (*Le Moi des demoiselles*, 1993), d'autres journaux ont émergé au grand jour de l'édition et j'en ai retrouvé d'autres en manuscrits : chaque fois, le paysage a bougé... Nous sommes, en face des écrits intimes, dans une situation archéologique : une nouvelle campagne de fouilles peut tout remettre en question. Ce que vous pensiez impossible, à cause des limites de votre information, est là, sous vos yeux, et vous n'en revenez pas...

Ces étonnements me sont venus en 2001-2003, pendant le travail de préparation du volume *Un journal à soi*, que j'ai publié avec Catherine Bogaert chez Textuel en 2003. Notre idée était de reprendre le travail que nous avons fait en 1997 pour l'exposition de Lyon (Bibliothèque de La Part-Dieu). Cette exposition avait, sur le plan historique, deux points faibles (au moins !). En aval, nous avons été fort

sommaires sur Internet et les journaux en ligne : nous avons une excuse, le phénomène en était, dans le domaine francophone, à ses débuts. En 1999-2000, j'ai poussé les recherches sur cette voie d'avenir (« *Cher écran...* », 2000). En amont, la partie « historique » de l'exposition était assez indigente : j'en ai eu honte, et quand il s'est agi de transformer l'exposition en livre, à partir de 2001, j'ai fait porter tout mon travail sur ce point. Me voilà, côté religieux, plongé dans les archives de St-Sulpice à lire le journal inédit de Jean-Jacques Olier (et à tenir un journal de cette lecture) : de là est née mon enquête sur les journaux spirituels. Me voici allant voir, dans la grande armoire blindée des Archives nationales, le journal de Louis XVI, et réfléchissant aux journaux du 14 juillet 1789. Me voici à Albi pour explorer aux archives départementales le journal anniversaire d'Azaïs (1811-1844) et, de là, rebondissant vers la Bibliothèque de l'Institut pour lire, avec ébahissement, son premier journal (1798-1802). Me voici lancé, aux aguets, furetant, ouvrant de nouveaux chantiers, découvrant peu à peu l'immensité de nos ignorances.

C'est à partir de 2005 que l'idée d'un livre « archéologique » a émergé. J'avais publié certaines de ces premières enquêtes, mais j'ai choisi de les rendre aussi accessibles sur mon site, en même temps que d'autres destinées dans l'immédiat à rester « inédites » sous forme papier. « Autopacte » est devenu le chantier d'un futur livre qui a reçu, de cette genèse, sa forme éclatée. J'ai mené mon travail sans ligne directrice ni plan a priori. Au début, j'avais classé mes études par ordre d'achèvement. Puis j'ai introduit un ordre logique, plusieurs fois redistribué et subdivisé. Ces opérations ont attiré mon attention sur les zones d'ombre, m'ont lancé sur de nouvelles pistes. Le plan actuel (Ouverture, Le destinataire, Dieu, Le temps, La famille et l'individu, L'éducation, La santé, L'amour, Le plaisir, L'écriture) comporte une part d'arbitraire, mais doit permettre de formuler une série de questions de civilisation, et montrer que l'usage personnel du journal s'est infiltré dans presque tous les aspects de la vie.

J'ai eu dans cette aventure la chance de trouver le soutien d'un groupe d'historiens modernistes, animé par Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu (Centre Roland Mousnier à Paris-4 Sorbonne, GDR n° 2649 « Les Écrits du for privé en France de la fin du Moyen Âge à 1914 »). Je leur dois de riches échanges et discussions à l'occasion d'une série de réunions préparatoires et de colloques (Paris, 2002, Limoges, 2005, Paris, 2006, Conques, 2008, Paris, 2011) ; et de précieuses pistes grâce à l'enquête lancée par les Archives de France dans toutes les archives départementales à l'initiative du GDR.

Les textes qui font l'objet de mes études se sont présentés à moi sous trois formes différentes :

- textes imprimés : textes « théoriques » publiés à l'époque (Caraciolli, Mme de Genlis et Marc-Antoine Jullien), journaux publiés à la fin du XIX^e siècle (Ampère,

Rétif), au XX^e siècle (Célestin Guittard) ou tout récemment (Candy, ou le baron de Prangins)... Mon étude sur les journaux spirituels est, elle aussi, surtout fondée sur des journaux imprimés (à l'exception de Jean-Jacques Olier).

- journaux manuscrits découverts et transcrits par d'autres chercheurs : c'est le cas pour Bernard de Bonnard, Cécile Coquebert de Montbret et Herminie Brongniart, Madeleine de Franc, Georges-Louis Le Sage, Praskovia Vassilevna Narychkina, Philippe de Noircarmes et Prevost-Dassier.

- journaux manuscrits que j'ai découverts et (partiellement ou entièrement) transcrits : c'est le cas pour Hyacinthe Azaïs, le journal inédit de Bombelles, Alexandre Brongniart, Michel Cousin, Jacques d'Hommey, le *Journal d'éducation* anonyme de Grenoble, Amélie Fabri, Louis Odier (en collaboration avec Philip Rieder), François-Nicolas Noël, Deleullion de Thorigny. Certains de ces corpus sont très étendus (Azaïs, Brongniart, Hommey, Odier).

Où se trouvent les manuscrits de ces journaux, qu'ils soient inédits ou publiés ? Essentiellement dans les archives publiques : bibliothèques municipales (Dieppe, Grenoble, Orléans, Rouen, Verdun), archives municipales (Lyon), archives départementales (Isère, Loiret, Yvelines), Archives Nationales (Bernard de Bonnard), Bibliothèque Nationale (Ambroise Rendu), Bibliothèque de l'Institut (Azaïs), Archives de l'Académie des sciences (Ampère), Bibliothèque de Chantilly (Le Brun), Bibliothèque de Genève (Le Sage, Odier, Prevost-Bellamy, Prevost-Dassier, Amélie Fabri), Archives cantonales vaudoises (Prangins), Archives d'État de Moscou (Marc-Antoine et Stéphanie Jullien), etc.

Mais certains journaux sont encore dans des familles – et là, on quitte la routine de l'érudition pour entrer dans de petits romans d'aventures. On verra comment j'ai eu accès aux journaux de Cécile Coquebert de Montbret et de sa fille, grâce à la générosité des descendants. On verra comment, par une longue traque, j'ai moi-même retrouvé le journal perdu d'Alexandre Brongniart, et comment, à peine retrouvé, je l'aurais reperdu si je n'avais alerté, pour qu'elle le préempte, la Bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle. On verra, ou plutôt on ne verra pas, comment m'a été fermé l'accès aux archives de Mme de Genlis, et comment, en revanche, le comte Clam Martinic, du fond de son château autrichien, m'a ouvert les manuscrits de Bombelles.

Explorer tant de journaux manuscrits pose de nombreux problèmes. Il y a des écritures faciles, d'autres redoutables (graphie cursive et négligée du *Journal d'éducation* de Grenoble, écriture abrégée de Noircarmes). Le texte d'un journal, tissé de références explicites, mais aussi d'implicite et de silences, est en lui-même souvent énigmatique. Il faut faire connaissance, prendre ses habitudes, devenir ami, complice. La lecture cursive s'installe à partir de longues séances de transcription. Aujourd'hui, heureusement, la plupart des services d'archives autorisent les photos numériques à

usage personnel, et c'est merveille de pouvoir ensuite travailler chez soi sur écran, agrandir, revenir à loisir sur les difficultés jusqu'à ce qu'elles cèdent ou pouvoir les soumettre, autour de soi, à des regards neufs. J'avoue adorer transcrire. Comme la lecture à haute voix, ou le jeu théâtral, c'est une voie royale pour s'approprier un texte.

Le problème est qu'une fois immergé dans un journal passionnant, familiarisé avec sa graphie et ses références, la tentation serait grande de s'y installer pour de longs mois ou pour des années et d'en faire une véritable édition. Si j'avais cédé à la tentation, adieu cette recherche. Je sais par expérience le temps que prend l'édition d'un journal, même court. Je me suis livré naguère à cet exercice à partir des rares feuillets qui subsistaient du journal de Lucile Desmoulins : transcription, annotation, commentaires (Éditions des Cendres, 1995). Les seuls journaux de mon corpus dont j'aie fait une transcription complète sont le bref et charmant cahier d'un commis lyonnais, Deleullion de Thorigny, dont j'ai déposé le texte à l'Association pour l'Autobiographie (APA), l'austère journal mystique de Jacques d'Homme et le journal d'amour d'Amélie Fabri. Pour les autres, j'ai souvent transcrit des centaines de pages pour les faire miens, mais sans consentir à bloquer mon travail pour me consacrer exclusivement, pendant des années, à l'un d'eux. Un certain nombre des chapitres de ce livre sont donc des propositions de travail faites à de jeunes chercheurs littéraires ou historiens. Les journaux d'Azaïs, d'Alexandre Brongniart, de Jacques d'Homme, d'Antoine Métral et de Philippe de Noircarmes, comme les fiches de Georges-Louis Le Sage, pourraient en particulier donner matière à édition dans le cadre d'un travail doctoral.

Si je n'édite pas, comment présenter ces trouvailles ? J'ai choisi la forme brève : mes chapitres « monographiques » devraient se lire comme autant de nouvelles. Je les appellerais volontiers des « croquis de lecture ». J'essaie de reconstruire l'ensemble de chaque journal à partir du récit de ma découverte. En quelques pages, il me faut offrir une vue panoramique de textes parfois immenses, dégager leurs enjeux, mimer leur allure, en donner le goût par des citations choisies. Ces citations sont parfois intégrées dans le récit, parfois données en annexe, parfois les deux.

J'ai laissé à mes textes leur forme première, même lorsque des trouvailles ultérieures sont venues modifier ou compléter le paysage. Je n'ai découvert les journaux spirituels de Jacques d'Homme ou de Madeleine de Franc que plusieurs années après avoir « bouclé » mon étude sur le sujet. Les trois volumes du Journal de Prangins, qu'on peut lire aujourd'hui d'affilée, ont été analysés dans l'actualité de leur parution. Quand je lis le journal de Cécile Coquebert de Montbret, je n'ai pas encore retrouvé le journal d'Alexandre Brongniart : c'est justement la connaissance partielle et indirecte qu'en avaient ses descendants qui m'a lancé sur la piste et mené à cette découverte. Ce parti pris occasionnera de légers chevauchements. L'ordre thématique, de son côté, brouillera un peu la chronologie. Mais vous serez ainsi dans le

mouvement de ma recherche, et mieux disposés, je l'espère, à excuser l'absence, *in fine*, d'une fragile, imprudente synthèse.

Sur quelque trente chapitres, seuls huit sont consacrés à des études synthétiques prenant appui sur des séries de journaux. Quatre concernent des champs thématiques : les journaux du 14 juillet 1789, les journaux spirituels, le journal d'éducation, la poésie du brouillon. Quatre concernent l'énonciation ou l'intention : la date, l'adresse au journal, le cryptage, l'intention scientifique. Mais thèmes et traits formels font également l'objet d'analyses dans la plupart des chapitres monographiques : l'index des matières permettra une lecture transversale du livre.

On sera peut-être frappé de l'absence, ou de la trop discrète présence, de certains problèmes.

Pourquoi aucun développement sur les journaux de voyage ? – Parce qu'il s'agit, à l'époque considérée, d'un genre ancré depuis deux siècles dans une solide tradition et faisant déjà régulièrement l'objet de circulation et de publication : il appartient au socle des pratiques traditionnelles (comme, sur un autre plan, le livre de famille ou le livre de comptes).

Pourquoi ce silence sur l'écriture de l'histoire ? – Ce sera l'une des suites du présent volume : j'y montrerai comment l'on est passé à la fin du XVIII^e siècle du rôle du *chroniqueur* à celui du *témoin*. Depuis la fin du Moyen Âge, au niveau national comme au niveau local, certains notables, en général de second rang, se sont institués de leur propre autorité scribes de la vie collective, rassemblant l'information qui circulait autour d'eux et y adjoignant secondairement leur témoignage. Ces chroniques gigantesques, s'étendant sur des dizaines d'années et des milliers de pages, accumulaient la « mémoire immédiate » pour une utilisation future par l'Histoire. Elles se sont trouvées concurrencées au cours du XVIII^e siècle, puis tuées au moment de la Révolution, par la naissance de la presse moderne. La Révolution, si elle marque la fin des chroniqueurs, a vu apparaître un nouveau personnage, le *témoin*, en particulier le soldat de base des guerres de la Révolution et de l'Empire, qui se limite en principe à ce qu'il a vu lui-même, à sa participation personnelle à l'épopée collective. L'acte de naissance officiel du « témoin » est peut-être la proclamation de Napoléon le 3 décembre 1805 aux soldats (survivants...) : « Il vous suffira de dire “j'étais à la bataille d'Austerlitz” pour qu'on vous regarde et dise : “Voilà un brave !” ». Cet encouragement au témoignage individuel vaudra dans l'avenir autant pour les catastrophes et massacres que pour les épopées, qui sont d'ailleurs sans doute la même chose. C'est l'origine de la démocratisation du rôle du témoin, qui connaîtra sa consécration au moment de la guerre de 14-18, ouvrant ce qu'Annette Wieviorka a justement appelé « l'Ère du témoin ».

Pourquoi tant d'hommes et si peu de femmes dans les chapitres monographiques ? – Parce que... c'est ce que j'ai trouvé. L'auteur du *Moi des demoiselles*

n'encourra pas le reproche d'avoir sous-estimé le problème, mais il reconnaît qu'il faudra redresser la barre, explorer mieux du côté féminin... pourquoi pas, dans le second volume, un chapitre d'ensemble sur l'émergence des journaux féminins ? La pratique du journal, jusque dans les années 1780, est en France majoritairement masculine : ensuite *l'image* du journal va basculer de l'autre côté... Ce basculement, constaté mais non expliqué dans *Le Moi des demoiselles*, devra faire l'objet d'une recherche plus poussée, en particulier du côté de l'éducation.

Il faut, pour finir, m'expliquer sur deux partis pris qui poseront peut-être problème : la limitation au domaine francophone, le refus de généraliser.

Ce livre se limite à la France et à la Suisse romande. Écrire une histoire « européenne » du journal pourrait conduire à des erreurs de perspective, si l'on traitait comme un espace homogène un continent divisé entre des cultures religieuses opposées, et séparé, sur ce plan, par des frontières relativement étanches. La France de 1789, dominée par le catholicisme et l'idéologie des Lumières, ne saurait être jugée à l'aune du puritanisme anglais ou du piétisme allemand. Pour l'Angleterre, Elisabeth Bourcier a pu consacrer un livre entier (*Les Journaux privés en Angleterre de 1600 à 1660*) à une pratique qui semble, à la même époque, inexistante en France. On en a la preuve en lisant, un siècle plus tard, le 14 juillet 1762, une lettre étonnante écrite par Diderot à sa chère Sophie Volland. Il lui présente comme une idée originale, mais aussi comme une pure utopie, le projet de tenir un journal personnel pour observer et guider sa conduite : or depuis plus d'un siècle cette pratique est banale de l'autre côté de la Manche. Le 15 novembre de cette même année 1762, James Boswell entame son journal par un préambule qui montre qu'à cette époque introspection et examen de conscience sont, pour un jeune Anglais de 22 ans, des choses qui, dans un journal, vont de soi. Même décalage avec l'Allemagne. Naguère, Georges Gusdorf me reprochait de ne pas lire l'allemand et d'ignorer la tradition piétiste qui s'est développée en Allemagne au XVIII^e siècle. Il avait raison, à ceci près que mon ignorance, comme celle de Diderot, était l'indice d'un fait historique. Il est vrai, par exemple, que Lavater a publié à Leipzig en 1772 une année de son journal spirituel, mais il est non moins vrai qu'en France, le livre est passé inaperçu. Il n'a été traduit en français qu'en 1843, à Neuchâtel, alors que ses essais de « physionomie » avaient été tout de suite largement diffusés – comme si « l'art de connaître les hommes par les traits du visage » intéressait plus les Français que celui de les connaître par les traits de l'âme déposés dans un journal intime. C'est d'autant plus frappant que ce journal a été traduit en néerlandais dès 1780, puis en anglais en 1795. Autre exemple : le roman de Karl-Philip Moritz, *Anton Reiser* (1785-1790), qui mettait en scène, de manière critique, l'influence du quietisme et de l'œuvre de Mme Guyon en Allemagne, n'a été traduit en français qu'en 1986.

Second parti pris, qui laissera ce livre « ouvert », et pourra décevoir ceux que rassurent des conclusions claires et simples : le souci de ne pas généraliser. Alain

Girard avait cru observer, sur le cas de Maine de Biran, une incompatibilité entre journal et création : « Il est fort rare de rencontrer simultanément une activité productrice et une activité de journal » (*Le Journal intime*, 1963, p. 168). Azaïs offre, à la même époque, l'exemple inverse, mais Alain Girard ne l'avait pas lu. Il a eu la prudence de ne pas décréter la chose impossible, seulement « fort rare » : mais sur combien d'exemples raisonnait-il ? C'est une pente fatale, et j'ai dû faire moi-même, à l'occasion, bien pis ! Je ne lui jette pas la pierre, je prends seulement de bonnes résolutions : je ne dirai plus que toutes les Anglaises sont rousses.

À défaut de synthèse, j'offre deux instruments de navigation : au début, un synopsis permettant, en quelques pages, de dominer le paysage et de choisir son menu, comme sur une carte de restaurant ; à la fin, un index des matières.

J'espère offrir aussi au lecteur, grâce aux illustrations, la possibilité de partager l'émotion de l'archéologue. Il y a une magie du manuscrit. Une fois imprimés, tous les journaux se ressemblent. Chaque chapitre s'ouvre donc sur la reproduction d'une page ou d'un cahier. Découvrir, après avoir épluché des catalogues, un journal personnel qui dormait depuis plus de deux siècles, le réveiller en le lisant, le savourer en le transcrivant, c'est un bonheur dont on ne se lasse pas.

Autre raison de laisser ce livre ouvert : l'aventure continue.

*

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont en particulier à Elisabeth Arnoul, Arianne Baggerman, Jean-Pierre Bardet, Christine Blondel, Catherine Bogaert, Robert Bonfils s.j., Suzanne L. Bunkers, Léonard Burnand, Pierre Caspar, Michel Cassan, Jeannine Charon-Bordas, le comte Clam Martinic, Denis Dabbadie, Maurice Daumas, Véronique Debernady, Rudolf Dekker, Marjorie Dennequin, Brigitte Diaz, René Favier, Bertrand Fournier de Launay, Elena Gretchanaia, Marilyn Himmesoëte, François Hoff, Craig Howes, Dominique Julia, Jean Lallot, Anne-Marie Lanz, Bernard Lejeune, Julia Maritchik, Philippe Martin, Véronique Montémont, Sylvie Mouysset, Jeremy D. Popkin, Bernard et Pauline Poujeaux, Julie Rak, Philip Rieder, Daniel Roche, Barbara Roth, François-Joseph Ruggiu, Chantal de Schoulepnikoff, Catriona Seth, Françoise Simonet-Tenant, Gisèle Tellier, Pierre Testud, Jean Verrier, Catherine Viollet et Luc Weibel.

*

BIBLIOGRAPHIE

Pour une bibliographie générale sur journal, correspondance et autobiographie, je renvoie à « Autopacte.org ». On trouvera ici, à la fin de chaque chapitre, une bibliographie particulière.

Au plus près du secret des cœurs ? Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé en Europe du XVI^e siècle au XVIII^e siècle, Jean-Pierre Bardet et François-Joseph Ruggiu (dir.), Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2005, 262 p.

Arianne Baggerman & Rudolf Dekker, *Child of the Enlightenment. Revolutionary Europe Reflected in a Boyhood Diary*, translated by Diane Webb, Leiden, Boston, Brill, 2009, XII-554 p.

Michel Baude, *Le Moi à venir*, textes réunis par Jeanne-Marie Baude, Paris, Klincksieck, 1993, 277 p.

Elisabeth Bourcier, *Les Journaux privés en Angleterre de 1600 à 1660*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1976, 496 p.

Michel Braud, *La Forme des jours. Pour une poétique du journal personnel*, Paris, Seuil, 2006, 327 p.

David Bryant, « Revolution and Introspection : The Appearance of the Private Diary in France », *European Studies Review*, Volume 8, Number 2, April 1978, p. 259-272.

Claire Bustarret : « Usages des supports d'écriture au XVIII^e siècle : une esquisse codicologique », *Genesis*, n° 34, 2012, p. 37-65.

Giovanni Ciappelli, *Memory, Family, and Self, Tuscan Family Books and Other European Egodocuments (14th-18th Century)*, translated by Susan Amanda George, Leiden, Boston, Brill, 2014, 309 p.

Roger Chartier, *Inscrire et effacer. Culture écrite et littérature (XI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Gallimard/Seuil, « Hautes Études », 2005 (chapitre 2, sur l'usage des tablettes).

Controlling Time and Shaping the Self. Developments in Autobiographical Writing since the Sixteenth Century, édité by Arianne Baggerman, Rudolf Dekker, Michael Mascuch, Leiden, Boston, Brill, 2011, XVII-541 p.

Rudolf Dekker, *Family, Culture and Society in the Diary of Constantijn Huygens Jr, Secretary to Stadholder-King William of Orange*, Leiden, Boston, Brill, Egodocuments and History Series, 5, 2013, IX-195 p.

Michel Delon, *Sciences de la nature et connaissance de soi au siècle des Lumières*, Rimouski (Québec), Tangence, 2008, 101 p.

Béatrice Didier, *Le Journal intime*, Paris, P.U.F., 1976, 205 p.

Gerhard Dohrn-van Rossum, *L'Histoire de l'heure. L'Horlogerie et l'Organisation moderne du temps*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1997, xvii-464 p.

Les Écrits du for privé. Objets matériels, objets édités, sous la direction de Michel Cassan, Jean-Pierre Bardet, François-Joseph Ruggiu, Limoges, Presses univ. de Limoges, 2007, 347 p.

Les Écrits du for privé en Europe du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Enquêtes, analyses, publications, sous la direction de Jean-Pierre Bardet, Elisabeth Arnoul et François-Joseph Ruggiu, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2010, 658 p.

Écritures intimes dans le Groupe de Coppet, Cahiers staëliens, n° 63, 2013, 296 p.

Les Ego-documents à l'heure de l'électronique : nouvelles approches des espaces relationnels, études réunies par Pierre-Yves Beaurepaire et Dominique Taurisson, Montpellier, Université Paul-Valéry Montpellier 3, 2003, 552 p.

Alfred Fierro, *Mémoires et Révolution. Bibliographie critique des Mémoires sur la Révolution écrits ou traduits en français*, Paris, Service des travaux historiques de la Ville de Paris, 1989, 484 p.

Madeleine Foisil, « L'écriture du for privé », in *Histoire de la vie privée*, Tome 3, *De la Renaissance aux Lumières*, volume dirigé par Roger Chartier, Paris, Seuil, 1986, p. 331-369.

Le For intérieur, colloque organisé par le Centre universitaire de recherches administratives et politiques de Picardie, Paris, P.U.F., 1995, 415 p.

Alain Girard, *Le Journal intime*, Paris, P.U.F., 1963, 638 p. ; nouvelle édition en 1986 dans la collection « Dito ».

Elena Gretchanaia et Catherine Viollet, *Si tu lis jamais ce journal... Diaristes russes francophones 1780-1854*, textes rassemblés, transcrits, présentés et annotés par Elena Gretchanaia et Catherine Viollet, Paris, CNRS Éditions, 2008, 345 p.

Bernard Guenée, « Histoires, annales, chroniques. Essai sur les genres historiques au Moyen Âge », *Annales*, 1973, n° 4, p. 997-1016.

Georges Gusdorf, *Les Sciences humaines et la pensée occidentale*, 7, *Naissance de la conscience romantique au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1976, 451 p.

Georges Gusdorf, *Lignes de vie*, 1, *Les Écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1990, 431 p. (Chapitre IX, « Le journal intime : dire ma vérité », p. 317-346).

Jean Hébrard, « Tenir un journal. L'écriture personnelle et ses supports », in *Récits de vie et médias*, n° 20 de *RITM* (Nanterre, Publidix), 1999, p. 9-50.

Histoire de la vie privée, Tome 3, *De la Renaissance aux Lumières*, volume dirigé par Roger Chartier, Paris, Seuil, 1986, 638 p.

François Laforge, « Diderot et le "journal intime" », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1987, n° 6, p. 1015-1022.

David S. Landes, *L'Heure qu'il est. Les Horloges, la Mesure du temps et la Formation du monde moderne*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat et Louis Évrard, Paris, Gallimard, 1987, 622 p.

Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Seuil, « La couleur de la vie », 1993, 456 p.

Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, *Un journal à soi. Histoire d'une pratique*, Paris, Éditions Textuel, 2003, 216 p.

La Lettre et l'intime : l'émergence d'une expression du for intérieur dans les correspondances privées (XVII^e-XIX^e siècle), éd. Paul Servais, Laurence van Ipersele, Louvain-la-Neuve (Belgique), Academia Bruylant, 2007, 263 p.

Francesco Maiello, *Histoire du calendrier. De la liturgie à l'agenda*, traduit de l'italien par Nathalie Bauer, Paris, Seuil, 1996, 298 p.

Michael Mascuch, *Origins of the Individualist Self, Autobiography and Self-Identity in England, 1591-1791*, Cambridge, Polity Press, 1997, 277 p.

Arnaud de Maurepas, « Comment inventorier la littérature de témoignage au XVIII^e siècle ? » entretien avec Jacqueline Brisson, *La Faute à Rousseau*, n° 8, février 1995, p. 40-44.

Arnaud de Maurepas et Florent Brayard, *Les Français vus par eux-mêmes. Le XVIII^e siècle. Anthologie des mémorialistes du XVIII^e siècle*, Paris, Laffont, « Bouquins », 1996, 1392 p.

Mémoires et Journaux sous l'Ancien Régime, sous la direction de Marie-Paule de Weerdt-Pilorge, Paris, le Manuscrit, www.manuscrit.com, 2013, 322 p.

Véronique Montémont, « Dans la jungle de l'intime : enquête lexicographique et lexicométrique (1606-2008) », in *Pour une histoire de l'intime...*, cf. infra, p. 15-38.

Sylvie Mouysset, *Papiers de famille. Introduction à l'étude des livres de raison (France, XV^e - XIX^e siècle)*, Préface de François-Joseph Ruggiu, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, 347 p.

Serge Nicolas, *Histoire de la psychologie française*, Paris, In press, 2002, 360 p.

L'ordinaire parisien des Lumières, édition critique de trois textes du for privé parisien au XVIII^e siècle, textes présentés et annotés par Laurent Turcot, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, 260 p.

Pierre Pachet, *Les Baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*, Paris, Hatier, 1990, LIV-140 p. ; édition revue et augmentée, Paris, Hachette Littératures, « Pluriel », 2001, 190 p.

Le Partage de l'intime. Le Journal de Louis-François Guiguer et les écrits personnels en Suisse romande, *Revue suisse d'Art et d'Archéologie*, vol. 67, 2010, cahier 4, p. 217-320.

Plumes singulières, écrits de soi (XVI^e-XVIII^e siècles), dossier coordonné par Jean-François Courouau et Sylvie Mouysset, *Annales du midi*, tome 122, n° 270, avril-juin 2010, p. 165-326.

Pour une histoire de l'intime et de ses variations, sous la direction d'Anne Coudreuse et Françoise Simonet-Tenant, *Itinéraires*, Paris, L'Harmattan, 2009, 196 p.

Catriona Seth, *La Fabrique de l'intime. Mémoires et journaux de femmes du XVIII^e siècle*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2013, 1216 p.

Stuart Sherman, *Telling time. Clock, Diaries and English Diurnal Form 1660-1785*, Chicago, The University of Chicago Press, 1996, 323 p.

Françoise Simonet-Tenant, *Le Journal intime. Genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Nathan, 2001, 128 p. ; nouvelle édition, Paris, Téraèdre, 2004, 192 p.

Françoise Simonet-Tenant, *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*, Louvain-la-Neuve (Belgique), Academia Bruylant, 2009, 244 p.

Le Temps des femmes. Textes mémoriels des Lumières, sous la direction d'Anne Coudreuse et Catriona Seth, Paris, Classiques Garnier, 2014, 303 p.

Jean Tulard, *Nouvelle Bibliographie critique des Mémoires sur l'époque napoléonienne écrits ou traduits en français*, nouvelle édition revue et enrichie, Genève, Droz, 1991, 312 p.

Anouchka Vasak, *Météorologies. Discours sur le ciel et le climat des Lumières au romantisme*, Paris, Champion, 2007, 503 p.

Friedrich Wolfzettel, *Le Discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris, P.U.F., 1996, 334 p.

*